

Juste quelques murmures de captivité

Le lointain souvenir d'une fête mais surtout une photographie ...

Une photographie¹ conservée dans bien des familles de Bazoges fait cette année le lien entre les mémoires et l'histoire de notre commune. Cette photographie rappelle la fête des libérés de la Seconde Guerre Mondiale. On ne sait plus exactement quand eut lieu cette fête mais seulement qu'elle fut organisée après le retour des derniers prisonniers dans la commune, à la fin de l'été 1945.

Les responsables de l'association des Prisonniers de Guerre dont le président pour la commune et le canton était alors Raymond Purzeau, avaient décidé de fêter leur retour de captivité. A l'époque, comment commémorer sans cérémonie religieuse ? Il avait donc été décidé qu'une messe serait chantée. Comme il fallait sacrifier au solennel sans toutefois oublier l'agréable, on se mit également en joie d'organiser un bal. Monsieur Hillériteau, curé de Bazoges à l'époque, était particulièrement sourcilieux et il déclara qu'il refuserait de dire sa messe s'il y avait bal dans la soirée.



L'instituteur public, monsieur Garnier, défenseur intransigent de la laïcité, déclara qu'il refuserait de mettre à disposition la cour et la salle de l'école des garçons, comme il était d'usage de le faire pour les manifestations municipales, s'il y avait une messe. L'anecdote est assez savoureuse pour être goûtée et rapportée ici. Entre ces positions d'un autre âge, déjà racontées dans ces pages, on ne sait comment les organisateurs de la fête parvinrent à leurs fins. On croit se rappeler que messe fut dite et que bal fut donné. La mémoire flanche un peu cependant. En tout cas, les cloches ont sonné une bonne partie de la journée pour fêter le dernier prisonnier de retour d'Allemagne.

On prit également une photographie pour l'occasion.

¹ C'est Renée Soulard (Pineau) qui me l'a mise sous les yeux il ya deux ans, faisant naître ainsi l'idée de cet article.

Cette image rassemble les témoins bazogeais de la plus grande catastrophe que la France ait connue de son histoire contemporaine. Ces cent-un Bazogeais qui posent devant la mairie ont connu pour la plupart les attentes de la drôle de guerre. Ils furent stupéfiés par le *blitzkrieg* du 10 mai 1940, cette guerre éclair lancée par Hitler contre la Belgique et suivie trois jours plus tard par la percée dans les Ardennes, le 13 mai. Rapidement, les armées françaises furent encerclées et le général Weygand qui a remplacé le général Gamelin le 19 mai rien n'y peut rien.

Ces Bazogeais de la photographie ont aussi vécu les tristes heures de la débâcle de mai-juin 1940 : six millions de réfugiés sur les routes fuient alors l'avancée ennemie lors d'un dramatique exode. Au sein de l'armée en déroute, un million et demi de soldats sont faits prisonniers. Bien d'autres sont laissés à eux-mêmes cherchant à regagner leur foyer dans le plus complet désordre². Bien des soldats bazogeais furent témoins de ce triste épisode de notre histoire. En un mois, l'armée



française, tenue après 1918 pour la première d'Europe, s'effondre³. Le 16 mai le maréchal Pétain est appelé depuis son poste à Madrid (Il y était ambassadeur) par le président du conseil Paul Reynaud. Pétain entre au gouvernement comme vice-président du conseil. Le 10 juin, le gouvernement quitte Paris, déjà miné par les oppositions entre partisans de l'arrêt et partisans de la poursuite des combats. Cette lutte au sein du gouvernement conduit Paul Reynaud à la démission le 17 juin. Trois jours plus tôt, le 14 juin, les troupes allemandes étaient entrées dans un Paris vidé des trois-quarts de ses habitants. Le même 17 juin, le maréchal Pétain appelle à cesser le combat. Le 22 juin, l'armistice est signé. La France est vaincue et morcelée en plusieurs zones. Les troupes allemandes pénètrent en Vendée le 21 juin et ne l'abandonnent seulement que le 17 septembre 1944. Pendant plus de 4 ans, la Vendée et les autres départements de la zone occupée connurent un régime d'occupation humiliant ainsi que de lourdes réquisitions.

Juin 1940-1^{er} mai 1941 : Bazoges occupé par les vainqueurs

A Bazoges, lors de la séance du conseil municipal du 21 juillet 1940⁴, on apprend que les troupes d'occupation ont demandé à ce qu'un tilleul et un petit ormeau, qui étaient sur la place de l'église, soient abattus pour l'établissement de baraquements. Sous ces hangars, les soldats allemands rangèrent les véhicules blindés, les canons de 105 tractés par des chenillettes, les camions bâchés, les side-cars et autres tractions réquisitionnées. Les gamins les regardaient en passant avec des yeux ébahis. De juillet 1940 au 1^{er} mai 1941⁵, les troupes de la Wehrmacht occupent certaines maisons du bourg et des villages proches et s'installent dans des maisons confortables comme le logis des Pervinquières au Vergier, et la maison de Marcel Gariolleau, premier adjoint au maire. Comment furent-ils accueillis par les vieux soldats de la Grande Guerre quand ils entrèrent dans les cuisines des fermes? Ce ne fut sans doute pas toujours le « silence de la mer » comme l'a décrit Vercors... les traditions familiales peuvent le rapporter. Les réquisitions et les humiliations mais aussi les tentatives de séduction de l'armée allemande ont été racontées par bien des témoins. Les fusils de chasse

² Philippe Buton, Dominique Veillon, *Résistance(s) 1940-1945*, La Documentation photographique -6106, 1990, dans *21 historiens expliquent la France contemporaine*, La documentation française, Paris, 2005, pages 197-213.

³ Jean Carpentier, François Lebrun, (dir.), *Histoire de France*, Editions du seuil « Folio Histoire », octobre 1987.

⁴ *Registre de délibérations du Conseil Municipal de Bazoges-en-Pareds, 1939-1944*, archives communales.

⁵ L'Allemagne décide d'attaquer l'URSS le 22 juin 1941 et ainsi beaucoup de soldats de la Wehrmacht rejoignent l'Est.

que l'on devait confier à l'occupant par exemple ne lui furent pas tous remis. Madame Pineau, l'institutrice de l'école laïque, jeta celui de son mari dans le puits face à la mairie. Chaque famille garde en elle les histoires et les anecdotes de cette époque confuse.

Certains Bazogeais ne vécurent pas ces outrages car ils étaient déjà parqués à Compiègne⁶ ou marchant sur la route de leur camp de travail du Reich. On connaît le tribut élevé payé par la commune à la Grande Guerre de 1914-1918: quatre-vingt-quatre Bazogeais ne sont pas revenus comme le rappelle l'historien de Bazoges Paul Tisseau⁷. Qui se rappelait vraiment que plus de cent hommes étaient passés par la captivité ou la réquisition entre 1940 et 1945 ?

A Bazoges, au cours de cette même séance du 21 juillet 1940, sur invitation du préfet, le maire demande à ces messieurs du conseil municipal de participer au secours des prisonniers en octroyant la somme de 500 francs. Déjà, lors de la séance du 22 octobre 1939 le conseil avait décidé de prendre 5 500 francs « pour faire face aux dépenses engagés ou à engager pour l'installation des réfugiés qui peuvent arriver dans la commune ». Et on sait que des Ardennais s'installèrent effectivement à Bazoges, suite à l'invasion. Les registres des séances du conseil municipal de la commune sont remplis des demandes d'assistance des réfugiés installés dans de nombreux villages et hameaux de la commune⁸. On estime à 80 000 les Ardennais réfugiés en Vendée au moment de la signature de l'armistice, le 22 juin 1940⁹. Les actions de solidarité envers les prisonniers se multiplient comme celle des enfants « des écoles publiques [qui] abandonnent leurs prix pour que le montant de 500 francs soit versé au comité de secours aux prisonniers de guerre... »¹⁰.

Qui étaient les prisonniers ?

Ce sont d'abord des soldats. Mobilisés en septembre 1939, capturés par la Wehrmacht dès le printemps de 1940, les soldats de Bazoges comme leurs camarades de la France entière ne rentrèrent qu'en juillet-août 1945, près d'un an après les fêtes de la libération de Vendée. Plus encore, certains soldats malheureux des classes 1936 ou 1937, donc nés entre 1914 et 1916, effectuèrent leurs deux années de service militaire¹¹ et sitôt libérés se virent mobilisés puis captifs pour 6 ans. Certains furent absents de leur foyers pendant plus de 8 ans !

Les prisonniers de guerre de Bazoges étaient pour la plupart des cultivateurs. Quelques uns de cette majorité de paysans ont laissés des témoignages évidemment. Qui n'a pas écouté en famille, un peu lassé parfois, ces récits d'anciens combattants qui nous faisaient traverser l'Europe, brûlant les étapes, de la Ligne Maginot à la Prusse orientale...récits dont on était pas toujours sûrs de bien comprendre les rebondissements. Les repères nous faisaient défaut pour bien connaître les péripéties de cette longue guerre de civils désespérés ou de soldats abandonnés.

Aux prisonniers de guerre, s'ajoutèrent dès le début de l'année 1941, les premiers départs forcés des jeunes gens affectés sur la construction d'ouvrage civils et militaires, dans

⁶ Dès que la Wehrmacht est entrée dans la ville de Compiègne, le 9 juin 1940, elle utilise le camp militaire de Royallieu comme Stalag, c'est-à-dire comme camp de prisonniers de guerre français et britanniques. Le « *Frontstalag 122* » est transformé, un an plus tard, en juin 1941, en camp de prisonniers politiques. <http://webetab.ac-bordeaux>.

⁷ *Bazoges-en-Pareds, ses seigneurs, son château, son histoire*, Lussaud, Fontenay, 1947.

⁸ Registre de délibérations du Conseil Municipal de Bazoges-en-Pareds, 1939-1944, archives communales.

⁹ Gérard Noquet, « Mai 1940 Evacuation des Ardennais en Vendée », pages 255-258, *La Vendée Histoire d'un siècle 1900-2000*, Recherches vendéennes, SEV, n°6, la Roche-sur-Yon, 1999.

¹⁰ *Idem* note 9

¹¹ La durée du service militaire fut portée à 2 ans par la loi du 17 mars 1935, Annie Crépin, Philippe Boulanger, *Le soldat citoyen une histoire de la conscription*, La Documentation photographique -8019, 2001, dans *21 historiens expliquent la France contemporaine*, La documentation française, Paris, 2005, pages 31 à 53.

le cadre de l'organisation Todt. C'étaient des ouvriers spécialisés comme les Bazogais René Moreau, maçon, et Jean Milet, forgeron, enrôlés sur des chantiers allemands en France ou en Allemagne.

Ce n'est qu'en février 1943 qu'est institué le Service du Travail Obligatoire (STO) qui s'adresse aux jeunes nés entre 1920 et 1922 (classes 1940, 1941 et 1942) soit 650 000 personnes en France. En effet, l'absence de nombreux ouvriers du Reich enrôlés dans la Wehrmacht et la transformation de l'économie allemande en économie de guerre ont créé à partir du printemps 1942 un criant besoin de main d'œuvre en Allemagne. En Vendée, un peu plus de 4 500 personnes ont été requises. Certains de ces requis refusèrent d'obéir à ce service. Les réfractaires se cachèrent longtemps dans les granges des fermes des villages de nos communes. Ils furent 1200 en Vendée. L'opinion française fut scandalisée par cette ponction de main d'œuvre et la résistance en sortit renforcée car pour fuir le STO, les réfractaires rejoignirent les maquis¹².

Quel quotidien loin de chez soi ?

Les blessures et les vicissitudes de la guerre ont transformé certains de ces paysans captifs en écrivains : Lucien Violleau, de la commune de Landevieille, tient un journal qu'il intitule "Mes mémoires" : récits de son incorporation en 1937 à sa libération en 1945. On peut le consulter, avec des photographies, sur le site des Archives Départementales de la Vendée¹³ Louis Deslandes, notre voisin de Saint-Hilaire du Bois, a raconté lui aussi les péripéties de son évvasion de Hambourg après les bombardements alliés de juillet 1943 et la vie quotidienne sous l'occupation en Vendée¹⁴.

A Bazoges, un des soldats prisonniers de guerre a laissé quelques notes modestes mais bien intéressantes. C'est Alphonse Gaudineau. Cultivateur à Siclon au moment de la guerre, il y est né en 1905. Il y a grandi, comme tous les habitants de sa commune, au sein de la traditionnelle famille élargie commune à cette époque : avec ses grands-parents, ses parents, ses oncle et tante¹⁵. Il ne sait pas encore qu'il devra quitter son cher Siclon et sa famille pendant plus de 5 ans.

Entre 1927 et 1929 déjà il avait quitté Bazoges pour effectuer son service militaire comme chasseur alpin dans les transmissions. De retour dans ses foyers, il reste marqué comme tous les jeunes gens par ces années de formation, à l'époque encore seule grande parenthèse dans une vie au



village caractérisée par les habitudes anciennes et une certaine inertie. Il monte un poste radio dès les années 1930. Mais comme son père avant lui, il travaille sa terre. Il se marie. Il a des enfants.

¹² Denis Peschanski, *Vichy 1940-1944*, La Documentation photographique -6102, dans *21 historiens expliquent la France contemporaine*, La documentation française, Paris, 2005, pages 181-213.

¹³ http://recherche-archives.vendee.fr/archives/fonds/FRAD085_1Num253papiers

¹⁴ *Mon clocher à l'heure allemande*, Chantonay, 2006 raconte les péripéties d'un requis, victime des bombardements de Hambourg puis réfractaire de retour en France.

¹⁵ Les documents des différents recensements de population mis en ligne par les Archives départementales sont intéressants à plus d'un titre. <http://www.archinoe.net/cg85v6/recensement.php>

Mobilisé en septembre 1939, il est incorporé au 438^{ème} régiment de pionniers d'infanterie le 5 septembre 1939. Il est fait prisonnier à Montargis (Loiret) le 16 juin 1940 et part pour le Reich. Il passe la plus grande partie de sa captivité au stalag XVIII C de Markt-Pongau.

Dans l'Allemagne de 1939-1945, Stalag est l'abréviation de Stammlager. C'était un terme désignant un type de camp pour prisonniers de guerre. *Stammlager* est l'abréviation de *Mannschaftsstamm- und Straflager*, « camp ordinaire de prisonniers militaires ». Ce type de camp était destiné aux soldats et sous-officiers, les officiers étant détenus dans des Oflag. Selon les Conventions de Genève de 1929, ces camps sont réservés uniquement aux prisonniers de guerre, pas aux civils.

L'un des plus gros camps allemands de prisonniers de guerre était, entre 1939 et 1945, le Stalag VIII-B, à Lamsdorf en Haute-Silésie (aujourd'hui Łambinowice en Pologne). Plus de 300 000 soldats y furent emprisonnés. Près de 100 000 d'entre eux moururent de maladie, de faim, d'épuisement ou de mauvais traitements. Ils furent enterrés dans des fosses communes¹⁶.



Carte des stalag et oflag http://www.witzgilles.com/carte_oflag_stalag.htm, (d'après ministère des Prisonniers et Déportés)

Le stalag XVIII C où fut détenu Alphonse et ses camarades est situé dans les Alpes de Salzburg, en Autriche, au nord-ouest du village de St Johann im Pongau, sur la ligne de

¹⁶ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Stalag>

chemin de fer reliant Salzburg à Innsbruck. Il est constitué du camp nord (où l'on trouve une majorité de Russes) et du camp sud (où l'on trouve une majorité de Français). Ouvert en 1941, il accueille jusqu'à 30 000 prisonniers de 9 nations différentes alors qu'il était prévu pour 8000 prisonniers (10 000 au maximum)¹⁷. Sur les photographies rapportées, on le voit avec ses codétenus posant devant les montagnes enneigées du Tyrol autrichien ou en chemise près de la scierie où il travailla.

Depuis le stalag XVIII C, Alphonse travaille en commando à Radstadt, la ville la plus proche du camp, du 2 juillet 1941 au 7 septembre 1944. Il est employé d'abord dans une ferme du 2 juillet 1941 au 20 janvier 1943 puis dans une scierie.

Sur son petit carnet orange à spirales, Alphonse note les peines du travail quotidien dans une nature hostile. Le jeudi 15 janvier 1942, il écrit : « On commence à descendre le bois de la montagne [...] Cette semaine il fait entre moins 25 à moins 32°C ». Le 27 février il écrit : « Toute la semaine on travaille à enlever la neige des rues du pays ». Les travaux agricoles aussi sont nombreux avec le printemps : « On a charroyé du fumier toute la semaine » écrit-il en mars. En avril, « on sème du seigle de printemps ». Ainsi s'égrènent les jours, les semaines, les mois et les saisons : en juin il faut « couper du fourrage que l'on met en silos. Il pleut. » En juillet, « on a moissonné du seigle » et en août, « on coupe le blé ». En septembre, « on laboure pour semer un peu de blé et de seigle ». « Cette semaine [d'octobre] on arrache les pommes de terre ». Jusqu'en 1944, Alphonse raconte de façon laconique ses activités. Son carnet prend la forme d'un calendrier sur lequel il note aussi tous les contacts qu'il a avec la France. C'est d'abord sa famille qui lui envoie lettres et photographies. La censure, qui les examine toutes, n'empêche pas le prisonnier de constater que ses enfants grandissent sans lui, que sa femme, courageuse malgré les difficultés, ne se débrouille pas si mal avec la ferme.



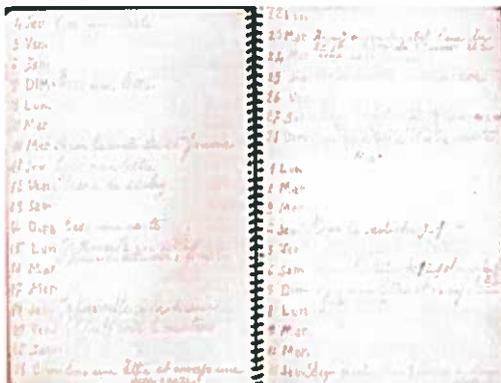
Et puis, il y a les mauvaises nouvelles : les courriers qui annoncent la mort de voisins et de parents.

On lit aussi que le prisonnier reçoit des colis de la Croix Rouge française, canadienne et américaine, du gouvernement français, du comité des prisonniers de guerre mais ce sont ceux « de chez moi » qui lui plaisent le plus. Le prisonnier devait remplir des fiches, il envoyait aussi des mandats de

petites sommes. Bref, la routine s'était installée dans le quotidien du captif. Un quotidien parfois acceptable malgré l'éloignement de la famille. Les photographies montrent la camaraderie et la solidarité résignée.

¹⁷ Précisions données par les sites <http://davyec.free.fr/Stalagcarnet/8emepartie.htm> et <http://www.btinternet.com/~stalag18a/end.html>

Au printemps et à l'été 1944, les espoirs des prisonniers prennent corps avec des nouvelles encourageantes. On constate aussi qu'ils avaient accès aux informations assez rapidement. Le mardi 6 juin, Alphonse Gaudineau note : « Les Anglais débarquent en France ». Le 23 août, il note qu' « on annonce la libération de Paris ». Pourtant à partir de septembre, les choses vont plus mal. Il doit rejoindre alors un commando de travail à Konkordiahütte, Etat de Salzbourg, dans une fonderie, où il est à la peine du 7 septembre 1944 au 6 mars 1945. A partir du 30 juillet 1944, il dit qu'il n'a plus de nouvelles de la Vendée mais qu'il continue à écrire tous les dimanches. En octobre il note : « A l'heure actuelle on a plus de nouvelles de nos familles. J'écris le 8. Je ne l'avais pas fait depuis le 17 septembre. Au sujet de la guerre, en septembre, on a appris la capitulation de la Finlande, Roumanie, Bulgarie ». Ces mauvaises nouvelles concernant l'axe devraient le réjouir mais il ne voit pas le bout de la captivité et il écrit : « On se voit au seuil de l'hiver qu'il va falloir encore passer en exil loin de ma petite famille 6^{ème} de guerre 5^{ème} de prisonnier ». En novembre, son carnet témoigne des dures attaques que les alliés mènent sur le Reich : « Salzbourg est plusieurs fois bombardé à peu près chaque jour [par] les avions anglo-américains [qui] passent chez nous ».



Au début de 1945, le prisonnier brosse un tableau plus sombre. Il est toujours en Allemagne et le temps lui dure : « Rien de sensationnel marque le début de cette nouvelle année. La guerre que pendant un temps on aurait cru finie à cette époque semble être au point mort. A l'usine également le travail marche au ralenti. Les transports ne vont plus à cause des bombardements. Les nouvelles de chez nous n'arrivent plus également. Le 23 je prends la grippe » A l'infirmerie du stalag, il dit qu'il est

« bien soigné mais [que] la nourriture est insuffisante ». A cette époque-là, la pénurie est partout en Europe. Heureusement, quelques nouvelles finissent par arriver : « Je reçois les lettres du 4, du 18. j'en ai reçu 3 m'apportant les vœux de ma petite famille et une du 24 toutes de décembre. « Le 22 des bombes sont tombés près du camp ». « Le 6 mars je quitte le stalag pour aller travailler dans une ferme près de Salzbourg (6km environ) En traversant la ville je me suis rendu compte un peu des dégâts causés par les bombardements. Ils sont considérables ». Son laissez passer daté du 26 mars 1945 lui permet de rentrer dans ses foyers en juin 1945. Sa fiche de démobilisation est datée du 31 juillet 1945 à La Roche-sur-Yon.

Tous les prisonniers ont connu la douleur de la séparation mais les conditions de captivité étaient parfois très variables. Beaucoup de paysans vendéens comme ceux de Bazoges furent affectés aux travaux de ferme car les hommes manquaient dans les campagnes allemandes ou autrichiennes. Certains pourtant durent travailler dans des usines ou des mines. Alphonse Gaudineau fut déporté vers le Tyrol, on l'a vu mais



certain de ses compatriotes prirent des chemins bien différents. Les prisonniers Paul Gautier, de la Fembrière et Marcel Rouhaud, de la Branjardière sont réunis sur cette photographie qui porte au dos le n° du stalag X, situé au Schleswig, tout au Nord de l'Allemagne, près de la frontière danoise. Sur la photo, sont-ils accompagnés de la famille allemande chez qui ils travaillaient ?

Certains Bazogais partagèrent même en famille des moments de captivité comme ce fut le cas des deux beaux-frères Raymond Purzeau et Daniel Ducept, pris ensemble pour l'Allemagne.

D'autres Bazogais connurent un sort peut-être plus enviable, c'étaient les travailleurs vivant à Berlin comme le fut Emile Poupin. Il ne put rapporter que quelques photographies dont celle-ci où on le voit avec ses compagnons de la chambrée 24 de la baraque 5 du Stammlager III D de Döberitz, dans la banlieue de Berlin



peu communes.

Astreint au travail forcé comme les autres, la nuit dans une usine Daimler Benz, astreint comme les autres à la captivité et aux privations, il put cependant jouir d'une grande liberté de déplacement grâce à un laisser-passer permanent. Ce privilège, Emile Poupin en usa pendant toute la guerre, pour aller là où sa curiosité naturelle le poussait mais surtout guidé par un puissant sentiment fraternel. Car c'est à Berlin, qu'il sentit pouvoir faire des retrouvailles

A cause des guerres du XX^{ème} siècle : des retrouvailles à Berlin

Né en 1901 au Pâtis de Bazoges, Emile Poupin fut fait prisonnier comme tant d'autres dès 1940. On lui fit rejoindre le stalag III D de Döberitz près de Berlin. Et, pour ce Bazogais qui n'avait jamais voyagé outre son service en Orient au début des années 20, Berlin était pourtant familier. En effet, Emile Poupin avait un frère, de 8 ans son aîné, qui avait été fait lui aussi prisonnier à Berlin, 26 ans auparavant, en 1914. En effet, pendant toute la première guerre mondiale, le jeune Emile qui aidait ses parents au travail, recevait cartes et lettres de son frère prisonnier. Il vécut, à travers cette correspondance, les années de captivité de ce frère. Appelé Marcel, ce grand frère avait été fait prisonnier lors de la première guerre de mouvement de l'été 1914. A l'orée d'un bois, dans un champ d'avoine, non loin de Messine, en Belgique, il avait été blessé à la jambe. De l'hôpital où il fut soigné avec près de 700 autres de ses camarades, il fut envoyé en Allemagne, à l'est du pays d'abord dans une mine de charbon. Puis il fut envoyé à Berlin, à un poste assez extraordinaire puisqu'il a été machiniste au théâtre français.

Durant toute la guerre, Marcel écrivit à ses parents et à son jeune frère Emile, donnant des nouvelles, envoyant des cartes... et à son retour, en 1919, il rapporta dans ses bagages, des albums de photographies de la ville de Berlin, du théâtre français... d'un monde extraordinaire pour nos cultivateurs de cette époque. Emile a donc bercé son adolescence de ces belles gravures des monuments de



Berlin : d'Alexanderplatz, du quartier du Tempelhof, du palais de Sanssouci mais aussi de ces photos de groupes d'acteurs et de musiciens.

En 1940, partageant plus de 20 ans plus tard la même condition que son frère aîné et muni de son laissez-passer, Emile Poupin n'eut de cesse de retrouver les images de son adolescence. Il explore les alentours de Berlin et admire les lieux que son frère lui avait racontés et que sa mémoire avait conservés. La curiosité du cadet permet de retrouver les souvenirs de l'aîné à deux guerres de distance dans un Berlin familial et pas encore détruit.

Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles Marcel avait passé sa captivité, dans ce lieu de loisirs qu'était un théâtre de la capitale allemande, ne doivent pas faire oublier les conditions de vie de captivité en général. Parqués puis forcés au travail, les combattants de 1914-1918 faits prisonniers par les Allemands ont vécu de dures années

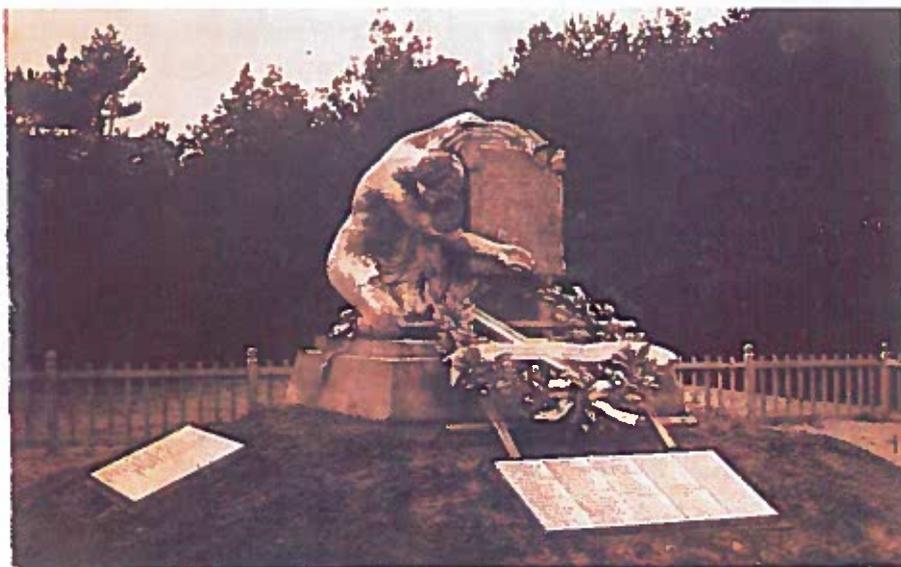


de captivité à Berlin et beaucoup y ont laissé la vie. Cette histoire des captifs de la Grande Guerre est moins connue que les récits des terribles batailles des tranchées. A Berlin, les captifs français de 1914-1918 eurent leur monument commémoratif et Marcel, notre Bazogeais, participa même à sa construction.

Quand son frère Emile alla se recueillir devant la stèle, il put lire comme nous sur la carte l'hommage aux prisonniers français :

« LE SORT N'A POINT VOULU POUR VOUS DE MORTS SUBLIMES
O MALHEUREUX CAPTIFS. SOUS CES PIERRES COUCHÉES
DORMEZ EN PAIX. LA GLOIRE EN DESCENDANT DES CIMES
DE SON AILE PASSANT VOUS A DEJA TOUCHÉS »

DOBERITZ, 1915



Quel retour pour les captifs ?

A parti de l'été 1945, les retours se firent parfois sur plusieurs mois remplis d'aventures dangereuses à travers une Allemagne détruite et occupée à son tour par les armées alliées, américaines et russes. Certains connurent la faim (un hareng ou un peu de pain pour tout viatique), d'autres furent remis aux Américains, d'autres encore furent libérés par les Soviétiques... On a écouté les récits des captifs venant de l'Est du Reich qui regagnèrent la France dans des circonstances rocambolesques via Odessa, par bateau sur la mer Noire. ... Tous les prisonniers de Bazoges cependant retrouvèrent leur foyer. La seule victime de la Seconde Guerre Mondiale dont le nom est inscrit sur le marbre noir du monument aux morts est Albert Philippeau, disparu en 1944. A notre connaissance, il ne fut pas prisonnier.

Les retours furent d'abord marqués par la joie des retrouvailles avec les familles. Fatigués par les heures de marche, marqués par les privations, affectés par la pénurie ou la maladie, les prisonniers comme Alphonse Gaudineau, on l'a lu, ne pensaient qu'à la joie de retrouver leur famille. D'autres malheurs pourtant parfois les attendaient : certains trouvèrent à leur retour la cour en herbe folle, les volets fermés, une épouse trop tôt disparue... Pendant ces années noires de l'occupation, les femmes et les enfants de prisonniers étaient davantage que le reste de la population aux prises avec les difficultés de la vie. C'est pour cette raison que la municipalité de Bazoges, comme bien d'autres, accorda des allocations militaires aux familles de prisonniers les plus démunies.¹⁸

A leur retour, les prisonniers rapatriés purent bénéficier jusqu'en octobre 1946 de distributions de chaussures et de vêtements : veston, pantalon, chemise, caleçon et chaussette¹⁹. Cela en dit long sur la vie quotidienne extrêmement difficile pour certains au sortir de la guerre. En mai 1945, le rationnement officiel ne permet de se procurer que 1 515 des 2 400 calories journalièrement indispensables²⁰.



Commence alors une nouvelle époque : tout le monde est convaincu qu'il faut se « retrousser les manches » pour reconstruire le pays. Les prisonniers rapatriés ont rapporté avec eux des images confuses de la modernité et de la puissance allemande avant son effondrement. Cette photographie trouvée dans les souvenirs d'un prisonnier de guerre et qui fut sans conteste prise dans le Schleswig raconte bien la surprise admirative de l'éleveur du bocage vendéen devant le cheptel de vaches laitières du nord de l'Allemagne... et son désir un jour peut-être d'en posséder un semblable.

Cependant, la plus belle des idées que le prisonnier pouvait rapporter chez lui, c'était bien d'affirmer que la guerre est une invention terrible et qu'elle ne devait plus jamais se reproduire.

¹⁸ Registre de délibérations du Conseil Municipal de Bazoges-en-Pareds, 1939-1944, archives communales.

¹⁹ Archives départementales de la Vendée, 26 W 139, canton de la Châtaigneraie. Il s'agit d'un dossier de fiches vestimentaires.

²⁰ Denis Peschanski, *Vichy 1940-1944*, La Documentation photographique -6102, dans *21 historiens expliquent la France contemporaine*, La documentation française, Paris, 2005, pages 181-213.

Grâce à la mémoire des Bazogais d'aujourd'hui, soixante-deux visages ont pu être identifiés sur la photographie : ce sont des anciens prisonniers ou requis demeurant à Bazoges dans l'immédiat après-guerre.

René Aimard, Auguste Albert, Henri Baudry, André Alletru, Xavier Alletru, Arthur Belaud, Marc Belaud, Gabriel Biraud, Simon Bitauveau, André Blézeau, Maurice Bouju, Georges Brémaud, François Baudry, Michel Châtaigner, Marie Clairand, Marc Clergeaud, Joseph Charpentier, ? Chauvet, Georges Chauvet, Raymond Chevallereau, Camille Chevrier, Camille Ducept, Daniel Ducept, Charles Faivre, Emile Fumoleau, André Garnier, Paul Gautier, Constant Genais, Camille Gillier, ? Gillier, Louis Girard, Alphonse Gaudineau, Marcel Godet, Joseph Grolleau, Gustave Imbert, Roger Joseau, Jean Loyau, Maurice Lièvre, Albert Mallet, Marcel Marchand, Camille Mercier, Raymond Mercier, Louis Michot, Marcel Moreau, Raymond Mussaud, Georges Pannetier, Louis Parpillon, René Philippeau, Ernest Pineau, Lucien Poirier, Emile Poupin, Léon Poupin, Marcel Pourteau, Raymond Purzeau, Bernard Raigneau, Barthélémy Réveillère, Marcel Rouhaud, Henri Sarrazin, Louis Thomas, Maurice Vincent (neveu Théodule Vincent), Maurice Vincent (sabotier), Gustave Violleau, ...

Aux archives départementales de la Vendée²¹, grâce à des listes, on a pu confirmer ces noms. Cependant, 55 autres noms de personnes ayant droits au statut de prisonniers ou de requis apparaissent :

Henri Auguin, Camille Baudry, Joseph Barraud, Roger Baudry, Maurice Bertrand, Georges Bodin, Louis Bodin, ? Bremand, Gaston Brémaud, Louis Bridonneau, Auguste Brochard, Léon Charrieau, Hubert Châtaigner, Alfred Clairand, Georges Courtain, André Davieau, Raymond Emard, Gérard Faivre, Gaston Fonteneau, Firmin Fradin, Daniel Gachignard, Calixte Genty, Roger Gillet (avait rejoint les Ardennes en 1945), Louis Gillier, Ernest Giraud, Maurice Guedon, Gilbert Hucteau, Pierre Jarrion, André Joguet, Georges Joguet, Yvan Jossé, Jean Landais, Antoine Lavau, Robert Martin (instituteur), Alfred Mallet, Jean Milet, Abel Morin, Auguste Olivier, Raymond Orion, Maurice Péault, Fernand Poirier, Georges Poirier, André Raud, Raymond Sarrazin, Prosper Ségaud, Louis Sylvestre (avait rejoint Nantes en 1945), Auguste Texier, Fernand Thomas, Michel Thomas, Roger Thomas, Maurice Tisseau, Arthur Tripoteau, Georges Tripoteau, Octave Tripoteau, Roger Vincent. Parmi ceux-ci, certains pourraient sans doute être reconnus sur la photographie mais probablement que d'autres n'étaient pas le jour de la fête des libérés à Bazoges et n'ont été enregistrés prisonniers bazogais qu'à l'occasion d'un séjour dans la commune.

Certaines personnes ont peut-être aussi été oubliées. Par exemple, Maurice **Belaud**, Alfred **Giraud**, de la Limouzinière, un des derniers prisonniers à être rentré, n'ont pu être identifiés sur la photographie et leurs noms n'apparaissent pas non plus sur les listes. C'est au total au moins cent-dix-neuf personnes de notre commune qui furent directement concernées par cette histoire de la captivité...

Merci d'abord à Marcel Poupin, Paul et Jeanine Frouin (Purzeau) pour leur travail de mémoire : ils ont passé du temps à reconnaître un grand nombre de nos anciens prisonniers. Merci à Thérèse Rouhaud (Annereau), Marcel Poupin et à Gabriel Gaudineau pour m'avoir confié leurs souvenirs et les documents familiaux. Merci à Jules Girard et Joseph Alland pour le temps passé avec eux à parler de cette époque confuse et douloureuse de notre histoire. Merci encore, comme tous les ans aux secrétaires de la mairie. Merci enfin à Christophe Dubois, du service des Archives départementales de la Vendée qui m'a guidé dans ma recherche.

A. R.

²¹ Archives départementales de la Vendée, 26 W 139, 20 W 430, 20 W 435.

